

LES CLOUS DU COTATUERO

Au début des années soixante, Raoul et Jeanne s'installèrent au Béarn. Ingénieur débutant, Raoul avait été embauché dans une usine du nouveau complexe de Lacq. Jeanne avait postulé pour un premier poste de professeur d'espagnol. A l'automne, ils décidèrent d'aller découvrir de l'autre côté de la frontière la vallée d'Arazas, septième merveille de l'Europe. Un samedi, leur auto escalada le col du Pourtalet, où la *Guardia Civil* timbra leurs passeports. Ils passèrent la nuit à Torla, gros bourg encerclé de tous côtés par des crêtes sévères. Ils reprirent la route de bonne heure. Très vite, elle les hissa au dessus du paysage ordinaire, pour aboutir au *parador d'Arazas*, fermé après la saison estivale. Alors s'offrit à eux le spectacle grandiose du cañon.

Illuminées par les rayons du soleil levant, deux immenses falaises gris perle, dont les crêtes touchaient au ciel, se déployaient face à face jusqu'à leur rencontre au loin. Là, s'amorçait un torrent, serpent argenté qu'elles conduisaient jusqu'à leur soudaine interruption, où ils se trouvaient à présent. Deux fortes pentes symétriques, régulières, couvertes de hêtres rouge et or, faisaient la liaison entre la roche et l'eau. Etait exclu du tableau le *Monte Perdido*, terrifiant empilage de caillasses bien dissimulé derrière la falaise au nord. Ils prirent le chemin qui longeait le torrent avec, dans leurs sacs, les vivres pour la journée. Le temps était au beau fixe. Comme ils progressaient, la falaise se creusa en un cirque au fond duquel la pente forestière remontait jusqu'en haut.

Une bonne sente se présenta à gauche, prenant la direction du cirque. C'était un raccourci ; le chemin principal suivait la vallée jusqu'à son terme pour monter ensuite, en sens inverse, à travers la caillasse sous le *Monte Perdido* jusqu'à la Brèche de Rolland, passage obligé sur la frontière. La carte était peu précise mais confirmait cette évidence. Le passage était nommé *Clavijas de Cotatuero*.

– *Clavijas*, ce sont des clous.

– Des clous ? En montagne, ils servent à fixer les planches des refuges.

Le raccourci était bien tentant : il amorçait un circuit qui, depuis le haut de la falaise, les ramènerait par le chemin principal à la naissance du cañon, qu'ils parcourraient à la descente.

Et les voila partis pour le Cotatuero. De spacieux lacets escaladent la pente. La forêt les enveloppe, amicale, doucement arrosée de feuilles d'or qui tombent en gracieuses glissades pour épaissir le tapis princier sous leurs pas. Comme ils s'élèvent, la falaise se rapproche, s'amenuise, disparaît. Deux heures passent, le temps est suspendu. Ils atteignent un replat, il n'y a plus d'arbres...

Ce qui s'offre alors à leur vue les terrifie ! Devant eux, tout près, se dresse la falaise ; elle ne fait que trente mètres de haut, cependant elle paraît infranchissable. Une cascade jaillit d'une petite brèche et termine sa chute en explosant sur les galets de la vasque qui la reçoit. La sente longe la base des rochers jusqu'à l'aplomb d'une grotte et s'arrête là. Leurs regards tournés vers le haut, ils découvrent une suite

de longues broches métalliques réparties à intervalles réguliers en deux alignements qui mènent à la grotte. Et de là ? A l'horizontale, en pleine roche, deux autres alignements de broches conduisent au rebord de la falaise, au dessus de la cascade. Sans doute un cheminement établi par les militaires pendant la guerre d'Espagne...

Raoul a saisi la première *clavija* à pleine main. Alpiniste dans son adolescence, il n'a aucune appréhension. Mais Jeanne est sensible au vertige et déjà une sourde angoisse noue son estomac.

– C'est terrifiant. Je ne passerai pas.

Son ton est pathétique ; Raoul en est ému.

–Montons jusqu'à la grotte. De là, tu jugeras mieux.

Jeanne surmonte son vertige, les yeux rivés sur Raoul, qui la précède. De la grotte, ce qui les attend est un cheminement de funambules en pleine paroi. Calmement, pied à pied et main à main, Raoul progresse sur les deux lignes de broches et atteint la fin du passage. Jeanne, tétanisée par la peur, est prostrée. Raoul l'encourage, la sermonne, finit par l'insulter. Soudain, elle se dresse et vole de broche en broche. Il en perd le souffle et la voix. Elle le rejoint, hors d'elle, et le bourre de coups de poings.

–Salaud ! En plus, tes engueulades ont marché, elles m'ont mis dans une colère folle.

–Et moi, j'ai eu tellement peur pour toi !

Ils s'affalent et leurs cœurs battent la chamade. La sente reprend devant eux ; elle escalade une pente de caillasses rébarbatives, qui dissimule la crête-frontière. Ils ne s'attendaient pas à cette ultime épreuve.

Ils reprennent courage après savoir mangé et bu. Au terme de l'ascension, ils découvrent enfin le panorama austère des hautes montagnes. Ils s'intéressent d'avantage à la pente au dessous d'eux. Elle se termine par une douce prairie naturelle ; une petite falaise lui fait ombre. Ils oublient leur terrifiante épreuve, avec la perspective du retour paisible dans la douceur automnale des forêts flamboyantes.

Ils descendent vers la prairie, entrent dans l'ombre de la falaise, au pied de laquelle court le chemin. Ils découvrent deux hommes en uniforme et leur mule.

Ce sont des gardes frontières, qui leur font signe de s'approcher. Ils sont sales et hâves. Ils ne savent pas un mot de français, leur parler est rude. C'est Jeanne qui leur répond.

–*D'où venez-vous ?*

–*Du parador.*

–*Par où êtes-vous passés ?*

–*Par les clous du Cotatuero.*

–*C'est impossible. Une femme ne peut pas passer. Vous venez de France et vous allez y retourner.*

Jeanne traduit pour Raoul. Tous deux sont envahis par une terrifiante pensée. Ils seront forcés de monter à la brèche de Rolland, de redescendre sur Gavarni, de retourner chercher leur auto... Des heures de marche exténuante, coupées par une nuit hasardeuse dans un refuge ou dans un abri de fortune, la faim au ventre. Puis des heures de taxi et un nouveau passage en Espagne. Par quels moyens et à quel

prix ? Cette perspective est un cauchemar. Il faut convaincre les pandores. Jeanne leur détaille leur périple. Elle singe ses acrobaties dans les clous. Elle finit par leur tendre les passeports, ouverts à la page des tampons, preuves de la protection du Caudillo. Désastre ! Le chef fait mine de les étudier en les tenant à l'envers : il ne sait pas lire. Jeanne tire ses dernières munitions.

– *Quand les Autorités auront découvert notre auto au parking du parador, c'est vous qui serez dans l'embarras.*

Le chef se gratte la tête. Les mouvements de ses yeux traduisent la lente progression de sa pensée. Il a enfin compris qu'il mettait sa carrière en danger s'il les chassait vers la frontière.

– *Vous pouvez passer.*

Il l'a dit avec douceur. Ils ne se font pas prier mais la fatigue et les émotions pèsent comme du plomb. Au bout d'une pente raide, ils rejoignent le cañon. La falaise au sud étend son ombre jusqu'à la falaise au nord. Les couleurs de la nature, feutrées, entremêlées en un kaléidoscope sans cesse renouvelé, jouent un hymne discret à l'automne. Le torrent les accompagne de son gargouillis musical. C'est si doux que leurs âmes s'exaltent et que leurs corps oublient leur peine. Quand ils arrivent enfin à l'auto, soudain le soleil couchant apparaît dans l'axe du cañon, l'illuminant dans un paroxysme de roses, de pourpres, d'or. Vite il disparaît derrière les lointaines montagnes. La nuit s'empare de l'espace et apporte sa paix.